Document generated on 07/18/2025 10:17 p.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Lui ou moi, je ne sais plus

Gilles Pellerin

Number 52, Spring 1992

JE est un autre... hors de soi

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15117ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pellerin, G. (1992). Lui ou moi, je ne sais plus. *Moebius*, (52), 109–112.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LUI OU MOI, JE NE SAIS PLUS

Gilles Pellerin

Des punks? Pas plus ici qu'ailleurs, j'imagine. Maintenant que la question m'est posée, je me rends compte que je n'en ai plus vu depuis... «Quoi? Ils sont en voie d'extinction? Tu formes un comité? Je peux souscrire?» Jean-Pierre est mon ami pour des tas de raisons et notamment parce qu'en pareille circonstance son regard ne se colore pas de réprobation simple, au nom de notre sainteté commune (écologie, pacifisme, antiracisme), mais de quelque chose qui s'y ajoute, «Tu t'es regardé?», et qui me désigne comme capillopithèque ou suppôt de Brassens.

Des punks, il en rencontre depuis son arrivée, chaque fois qu'il prend l'autobus. En fait, il s'agit toujours du même, un pauvre type que son allure de plante tropicale n'avantage pas. Si je comprends bien, les oreilles tiennent mal sur l'ananas. Je connais assez Jean-Pierre pour deviner ce qu'il va dire, je le devance : pas question d'imputer la coïncidence à un horaire régulier (tellement contraire à ta nature); je suis témoin que tu pars de la maison et y reviens aux heures les plus fantaisistes (ce qui rend la tenue du repas du soir assez problématique). Il a la liberté du vacancier, varie ses itinéraires comme le reste. Et toujours le punk. «Un espion?» Si ce n'était que ça. «Il me colle à la peau. J'ai

l'impression de partager ma vie avec lui, de devenir un peu lui.» Et lui, Jean-Pierre.

«Toi, t'as trop lu Cortázar.»

Je n'aime pas l'air que Jean-Pierre affiche maintenant. Quand je l'ai cueilli à l'aéroport, il voulait dévorer toute la ville. Increvable. Le décalage horaire comme du petit lait. Mais là... Femme et enfant laissés là-bas, je veux bien, des dispositions naturelles pour l'angoisse, j'en connais un rayon. Ça n'explique pas tout. Alors, nous passons par *Le Horla*.

Je lui raconte comment le livre m'est tombé par hasard entre les mains, dans une édition expurgée, alors que j'avais douze ou treize ans. J'en garde un souvenir trouble, fait de peur et d'attrait pour ce que je percevais comme une manifestation diabolique («Une forme d'ange gardien?»). Je n'avais jamais lu de nouvelles fantastiques; le texte, autant que le personnage, m'échappait, m'entraînait dans son sillage, là où je n'étais pas apte à le suivre. Pas encore. À dix-huit ans, et je pourrais donner la date de l'événement ainsi que pour chaque moment de ma vie, le titre s'était imposé à moi sur un étalage de librairie. «Il me semble qu'il me crie son nom... J'écoute... le... Horla... J'ai entendu... le Horla...» J'avais ce soir-là rendez-vous au théâtre, je m'étais assis le long de l'allée, trouvant dans la lueur qui montait de l'ampoule encastrée dans le plancher ce qui m'était nécessaire pour lire. J'ai évidemment oublié ce qu'on jouait ce soir-là; je n'oublierai jamais ce bonheur de lecture.

Un être est appelé à remplacer l'humain dans la hiérarchie des vivants. Tu ne crois pas sérieusement qu'il s'agisse d'un skin? Je m'embarquerais déjà dans la bébellerie skinhead, les bottes, le métal, les articles qu'on lit pour se cacher qu'on n'y connaît rien, j'abandonnerais déjà Maupassant si Jean-Pierre ne me ramenait à l'exégèse du texte, à l'épidémie venue du Brésil, à la peur de soi que rend si douloureusement le retour forcé du héros dans sa maison, à la paranoïa, la folie, la démonologie, la science-fiction, la possession, le vampirisme, nous sommes lancés : le dédoublement de personnalité, la mort qui fait son nid, le malaise que s'inocule le héros alors que ce serait pourtant si bon de

regarder couler la Seine, quelque part en Normandie, nous avons maintenant le nez dans le dictionnaire : *parasitisme, phagocytose, symbiose*. Miracle : la nouvelle date de 1887, les phagocytes font apparition dans un texte de 1885, le concept de symbiose est défini en 1890. Ça s'appelle l'air du temps. Il y a tout ça dans ce sacré Maupassant.

Mais le punk? Il résiste à notre exaltation comme une insomnie au décompte des moutons. Le dérivatif intellectuel que j'escomptais n'a pas agi; nous savons trop bien comment la littérature traite ce genre de situation : ou bien il faut ici écrire «la conversation l'avait diverti. Je le croyais apaisé, mais le lendemain il se levait plus inquiet encore»; ou bien le texte continue ainsi : «Notre joute verbale n'avait servi qu'à assombrir davantage l'humeur de mon ami.» Et c'est à *La chute de la maison Usher* qu'il faudrait alors faire allusion, au récit du *Mad Trist* qu'entreprend le visiteur pour arracher Roderick Usher à ses funestes obsessions en «se berçant du vague espoir que l'agitation qui tourmentait l'hypocondriaque trouverait du soulagement dans l'exagération même des folies qu'il allait lui lire».

Notre joute verbale n'a servi qu'à. Il ne fallait pas recourir à la littérature. La tête me tourne, je ne sais plus de qui nous parlons ou même si nous ne sommes pas en train de lire à voix haute un texte qui serait fait de notre présent. «Il m'arrive d'éprouver plus profondément, plus durablement la souffrance des personnages littéraires que celle des êtres qui me côtoient.» C'est Jean-Pierre qui a parlé. J'aurais pu lui dire la même chose. On comprendra que je ne l'aie pas fait.

Je n'ose suggérer à mon ami de ne plus prendre l'autobus, de ne plus sortir dorénavant. Belle pratique pour un touriste! De plus j'aurais l'impression de suivre le texte à la lettre quand en pareil cas il est inutilement recommandé de se résoudre aux conduites les plus absurdes, de ne rien tenter contre l'inexplicable, ce à quoi le héros ne saurait souscrire, car la destinée est déjà à l'œuvre, car la nécessité du texte, de son accomplissement fatidique, est supérieure aux êtres qu'il met en jeu.

Il écoutera pourtant le conseil que je ne saurais lui donner. Jusqu'à son départ, nous nous livrons au plaisir de

ne rien faire, le soleil s'en mêle, Jean-Pierre joue au jardinier, clope au bec. Je voudrais le photographier ainsi, composer l'icône de la quiétude, lui prêter valeur de talisman. Si je dois m'absenter, je suis accueilli par des fumets inconnus, mon ami fricote des plats de chez lui. «Trois fois rien.» Mille fois tout. J'ai le sentiment qu'il m'est rendu. Il va mieux, il va tout à fait bien. Demain, à l'aéroport, il se retournera avant de franchir la barrière : «Mes amitiés à qui tu sais.»

Je ne dirai rien pourtant dans l'autobus qui me ramènera à la maison. Les oreilles adhèrent mal à l'ananas, c'est vrai. Je n'ai maintenant personne à qui raconter l'histoire dans sa foudroyante clarté. Cortázar, Maupassant, Poe, il y a un peu de tout ça. Rien ne se perd, rien ne se crée. La transmutation. La conductivité. À moi non plus l'exégèse ne serait d'aucun secours. Parler de biologie, de chimie, de physique, ça me changerait. C'est piquant et ça colle à la peau, ça vous envahit. Jusque sous la peau, comme tout ce qui inocule. Lui ou moi, je ne sais plus.